COMPTE RENDU, opéra. MARSEILLE, le 28 oct 2018. LOPEZ : La Belle de Cadix. GERVAIS / CONTI.

COMPTE RENDU, opéra. MARSEILLE, le 28 oct 2018. LOPEZ : La Belle de Cadix. GERVAIS / CONTI. La grisaille est là, le froid arrive. On a couru à l'Odéon et avons trouvé le soleil et la chaleur avec cette opérette aux rythmes toujours neufs, espagnols ou jazzy. Nous nous sommes réchauffés à l'immédiate chaleur de cette troupe si vivante, vibrante, choristes et musiciens compris, sous la férule légère de Bruno Conti, et la mise en scène pleine de légèreté joyeuse de Jack Gervais. À retrouver les mêmes noms d'artistes, salués par des applaudissements du public reconnaissant qui les reconnaît dès leur entrée en scène, on retrouve pratiquement le sens d'autrefois de « troupe », qui assure une cohésion et une complicité à un spectacle qui se joue joliment de lui-même, dans la bonne humeur et la connivence de tous.
Certes, sans invoquer les auspices de l'Arte povera des années 60 qui défiait la surabondance tapageuse de l'industrie culturelle, je ne plaiderai pas pour la pauvreté des moyens à quoi réduit les spectacles vivants une « culture » plus économique qu'artistique qui risque de les faire mourir en en exigeant toujours plus en leur donnant toujours moins.



Et ce n’est pas parce qu’on rachète par l’humour et une nostalgie enfantine d’autrefois des toiles peintes, des décors en carton-pâte qu’on dira que cela suffit : l’Art et les artistes ont besoin de moyens pour vivre. Mais disons tout de même que l’Odéon de Marseille, seule maison de France qui voue entièrement une saison à l’opérette créée sur place (en plus de l’accueil de théâtre de boulevard), à défaut de décors complexes, dignifie ses productions par une impressionnante et luxueuse collection de costumes (Maison Grout) toujours justes et de bon goût, et offre à une grande quantité d’artistes, un orchestre et un chœur spécifique, et des solistes choisis remarquables de s’y produire dignement.

Certes, on ne va pas disserter sur un sujet et des dialogues guère relevés ; bien sûr, on ne va pas invoquer, même en connaissance de cause, le vrai hispanisme musical à propos de la musique de Lopez (tout de même espagnol) et disserter sur Espagne et espagnolade : il suffit que cette musique jaillisse et emplisse joliment sa mission, même au-delà de l’impossible pour d’autres, de rester gravée, qu’on le veuille ou non, dans l’oreille, dans la mémoire collective. Il n’y a pas injure à en éprouver le plaisir immédiat, et médiat : puisqu’on le garde, sans honte, dans un recoin du cerveau, signe de son efficacité. Et je le redis, on a le droit, quand elle est portée par ces artistes, de se sentir transporté de plaisir. Ils pardonneront l’évocation rapide mais sincère de leur beau

travail, que j’ai par ailleurs tant de fois salué déjà.

Un régal que la piquante et pimpante **Caroline Gea** en “Belle” (de Cadix ou d’ailleurs), voix ronde et fruitée, qui n’a qu’à se mouvoir à peine, élevant ses bras, pour que cette Madrilène esquisse la danse flamenca qu’elle a pratiquée. Le héros, est un ténor élégant et sensible, **Jérémy Duffau**, maîtrisant admirablement les demi-teintes, auquel on reprochera seulement sa prononciation indûment française du nom de l’héroïne, Maria-Luiza, au lieu de María LuiSSa, un comble face à l’Espagnolissime Caroline. Pour une fois, la tiers-exclue n’est pas l’empêcheuse d’aimer en rond, mais, au contraire le deus es machinadu happy end, une star glamour digne de Broadway et d’Hollywood, Estelle (Es/toile) Danière, somptueusement habillée (Stars and stripesUSA pour le corsage !) et déshabillée habilement sur des jambes de **Cyd Charisse.**



Julie Morgane égale à elle-même : tons de voix, mimiques, regards, gestes et mouvements, danse, acrobatie, tout est théâtre en elle, déchaînée et enchaînée à défaut de son habituel Grégory Jupin, à un hilarant Claude Deschampsà la hauteur et du jeu et, nous le découvrons, des acrobaties qu'il lui fait subir. On retrouve, remarqué il y a longtemps, un superbe baryton **Gilen Goicoéchéa**, qui n'a qu'un air archaïsant qu'il chante avec émotion. Et l'on n'oublie pas la digne troupe de comédiens chanteurs qui les escorte, un méconnaissable mais reconnaissable à son intelligence à jouer les nigauds, **Dominique Desmons** qui nous fait la surprise d'être chevelu et brun, et pour couronner ces figures essentielles, en deux apparitions, l'inénarrable **Antoine Bonellien** roi des gitan et reine des travestis, impérieux marieur et impériale mariée muette.



Par ailleurs, toujours justement intégré et remplissant les changements de tableaux, mais spectacle dans le spectacle, le quadrille de danseurs de Felipe Calvarro, Sophie Alilat, Valérie Ortizet Clément Duvert, qui passent du flamenco à la danse espagnole, avec notamment, une magnifique utilisation des tambours basques, et, a palo seco,sans musique littéralement, une danse avec des palos, des bâtons, qui nous épargne l'allusion à la pique barbare des corridas : élégance racée des zapateados masculins, grâce volante des sévillanes des femmes et l'on apprécie, à l'hybridité sans doute nationale des danseurs combien le flamenco est devenu universel et sans frontière comme le jazz. Ils sont accompagnés magnifiquement par la guitare et le chant sobre et profond de Jesús Carceller (farruca, bulerías, sevillanas rocieras, etc), aux coplaspoétiques bien choisies, incluant Anda, jaleo, de très vieille tradition lyrique, qu'on attribue à tort à Federico García Lorca, qui n'a pas écrit de chansons mais les a simplement harmonisées au piano, sa notoriété » les sauvant sans doute de l'oubli.
Une débauche de costumes magnifiques même nouveaux pour les saluts, sur fond de naïfs décors en cartons et toiles peintes, on l'a dit, et un grinçant rideau tiré (on en est à l'attendre en riant !) digne d'une affiche ciné ou d'un roman photo d'autrefois : style sans effet de style souriant d'hier par une troupe pétaradante d'aujourd'hui. Un bonheur au présent.

COMPTE RENDU, opéra. MARSEILLE, le 28 oct 2018. LOPEZ : La Belle de Cadix. GERVAIS / CONTI

La Belle de Cadix
De Francis Lopez,
OPÉRETTE EN 2 ACTES ET 10 TABLEAUX

Théâtre Odéon, Marseille,
27 et 28 octobre 2018

Direction musicale : Bruno CONTI Chef de chant : Caroline OLIVEROS Mise en scène : Jack GERVAIS Chorégraphie : Felipe CALVARRO Assistant mise en scène : Sébastien OLIVEROS
Décors : Théâtre de l'Odéon . Costumes : Maison GROUT

DISTRIBUTION
María Luisa : Caroline GÉA Miss Hampton :Estelle DANIÈRE Pépa :Julie MORGANE Laurence / La gitane : Caroline BLEYNAT ; Christine :Sabrina KILOULI ; Une journaliste Agatha MIMMERSHEIM ; Jenny :Sneji CHOPIAN Carmen :Sylvia OLMETA Carolina :Maryline FAUQUIER
Carlos :Jérémy DUFFAU Manillon : Claude DESCHAMPS Dany Clair : Dominique DESMONS ;
Ramirès : Gilen GOICOÉCHEA Roi des gitans :Antoine BONELLI Boy, Le garçon de café :Angelo CITRINITI ; Antonio :Anthony AGOSTINI Juanito : Patrice BOURGEOIS Clapman / Antonio :Damien RAUCH
Orchestre de l'Odéon
Cécile JEANNENEY, Chantal RODIER, Isabelle RIEU, Alexia RICHE-GUILHAUMON, Cathy BENOIST, Stéphanie BENVENUTI, Tiana RAVONIMIHANTA, Jean-Florent GABRIEL, Sylvain PECOT, Claire MARZULLO, Flavien SAUVAIRE, Patrick SEGARD, Marc BOYER, Luc VALCKENAERE, Thierry AMIOT, Yvelise GIRARD, Caroline OLIVEROS, Alexandre RÉGIS.
Chœur Phocéen
Caroline BLEYNAT, Sneji CHOPIAN, Emmanuel GEA, Sabrina KILOULI, Maryline FAUQUIER, Agatha MIMMERSHEIM, Sylvia OLMETA, Jean-François BERTRAND, Patrice BOURGEOIS, Jacques FRESCHEL,

Damien RAUCH.
Chef de Chœur :Rémy LITTOLFF
Danseurs
Sophia ALILAT, Valérie ORTIZ
Felipe CALVARRO, Clément DUVER .
Guitariste / Chanteur
Jésus : CARCELLER

Photos Christian Dresse :
1 Duffau, Gea ;
2 Miss Hamton (Danière) et ses boys ;
3 Pépa à l'endroit, à l'envers : renversante Morgane et inversant Deschamps.

Compte rendu, opéra. Strasbourg, Opéra national du Rhin, le 27 oct 2018. DEBUSSY: Pelléas et Mélisande. Ollu / Kosky.

Compte rendu, opéra. Strasbourg, Opéra national du Rhin, le 27 octobre 2018. Debussy, Pelléas et Mélisande. Franck Ollu / Barrie Kosky. Au moment où, non loin de Strasbourg, le Centre Pompidou-Metz inaugure son exposition « Peindre la nuit » (jusqu'au 15 avril 2019), en cette année Debussy, l'Opéra national du Rhin a fait le choix, audacieux, de la production réalisée pour le **Komische Oper de Berlin**. Son directeur,

Barrie Kosky, nous offre cette mise en scène éblouissante et forte, captivante et dérangeante, d'un des sommets de l'art lyrique, Pelléas et Mélisande. Comme à l'accoutumée, il aborde l'ouvrage en feignant d'ignorer son histoire, ses traditions. De fait, il s'en est approprié tous les ressorts, toute la symbolique, toutes les subtilités pour substituer la force et la violence des Récits des temps mérovingiens aux « Veillées des chaumières ». A ceci près, et c'est essentiel, qu'il n'y a ni Moyen-Âge – à la mode depuis quelques décennies lorsque Maeterlick prend la plume – ni forêt impénétrable, ni château, ni fontaine. Si le mystère, que cultive à souhait le livret, comme les questions sans réponse qui l'émaillent, sont préservés, tout figuralisme qui peut distraire du texte, de la musique et des chanteurs est délibérément gommé, superflu, pour concentrer l'attention sur les êtres, leurs mystères, leurs souffrances et leurs passions. La lecture symboliste du poète et du musicien sort magnifiée de l'exercice.

Le génie de Barrie Kosky



Ainsi est approfondie la dimension humaine, universelle et intemporelle : « l'histoire n'est d'aucun temps et d'aucun lieu ». Les personnages, tout en conservant leur part d'insondable, sont mis à nu, avec leur richesse, leur ambigüité. « *Nous ne faisons pas ce que nous voulons* » disait Mélisande dans la pièce. Résignés, prisonniers des

convenances, enfermés dans un monde replié sur lui-même, ils vont être les acteurs d'un huis-clos. Le décor, dépourvu de tout accessoire, est unique, abstrait, encore qu'il peut figurer le château. La perspective de quatre cadres fixes, gris tacheté à la Vasarely, autorise la rotation d'un axe central, assorti d'une sorte de banc, et d'un sol formé d'anneaux concentriques, mobiles , indépendants et invisibles, sur lesquels se déplaceront les chanteurs. La direction d'acteurs, dont il faut souligner la justesse de chaque regard, de chaque geste, joue sur les postures relativement figées dont les mouvements sont provoqués par la rotation de chaque anneau comme sur le déchaînement des passions, amoureuses ou criminelles, qui animeront les corps, caressés, magnifiés ou violentés. Rarissimes sont les œuvres lyriques où l'engagement physique, mental et vocal de chacun atteint une telle intensité, et il faut déjà saluer l'exploit de chacun des artistes. Les costumes, sobres, remarquablement appropriés aux tableaux, se renouvellent au fil des scènes. La parure de Mélisande, étrangère au royaume d'Allemonde, s'en distingue avec une grande justesse. Les éclairages, admirables, vont créer le décor de chaque scène et accompagner les progressions. L'obscurité, la nuit, la profondeur glaciale des souterrains, le flou, le clair-obscur alternent, diffus ou concentrés, nous communiquent l'effroi de la nuit intérieure, la fascination de telle lumière crue, essentiels à l'ouvrage, à son mystère, à ses énigmes.



Arkel, peint généralement comme le sage, résigné, empreint de bonté, ou gâteux, est ici ambivalent, autoritaire envers Pelléas, mais passif lors des brutalités infligées par Golaud à Mélisande, vieillard lubrique et antipathique. **Vincent Le Texier**, familier de l'ouvrage dont il chanta souvent Golaud, donne vie à Arkel, de sa voix noble et puissante, toujours intelligible. Pelléas est incarné par **Jacques Imbrailo**. La voix claire, fraîche et séduisante, aux solides graves, traduit remarquablement la jeunesse et la passion sincère de son personnage. Golaud est chanté par **Jean-François Lapointe**, athlétique baryton, puissant et clair, d'une humanité profonde, malgré ou à cause de sa violence. Victime autant que

coupable, impulsif, atroce dans le 2ème acte, jusqu'à la fureur meurtrière, le chanteur canadien nous vaut un être inquiet, sombre, mais aussi tendre, torturé par la jalousie, rendu pitoyable par son remords et le pardon de Mélisande. Cette dernière est **Anne-Catherine Gillet**, que les qualités vocales et dramatiques placent au plus haut niveau. L'émission trouve toute la palette de couleurs, tous les accents, la projection assortie d'une diction parfaite pour traduire la jeunesse, la séduction, la sensualité, l'inquiétude, la souffrance et la rédemption ultime de cette figure attachante. Le jeu dramatique, qui exige un engagement exceptionnel, mériterait à lui seul l'admiration que nous vaut cette incarnation. **Marie-Ange Todorovitch** prête sa belle voix de mezzo à Geneviève. Enfin, il faut mentionner ce petit chanteur du **Tölzer Knabenchor**, **Gregor Hoffmann**, auquel est confié le rôle d'Yniold : il s'y montre remarquable par son chant, par la qualité de son français, comme par son jeu, la vérité est au rendez-vous. L'orchestre symphonique de Strasbourg se montre sous son meilleur jour, ductile, clair, précis, avec de remarquables solistes (quel cor anglais !). Il trouve, sous la baguette de **Franck Ollu**, les couleurs, les textures, les intensités comme les silences qui font Debussy. Ainsi, le respect scrupuleux des nuances (contenues), des tempi, des respirations nous vaut une trame qui jamais ne couvre les voix tout en jouant son rôle, essentiel. La redécouverte de cet extraordinaire Pelléas que nous a offert **Barrie Kosky** restera gravée dans les mémoires.
Les ultimes représentations françaises sont programmées à Mulhouse, les 9 et 11 novembre, et méritent pleinement le déplacement.

Compte rendu, opéra. Strasbourg, Opéra national du Rhin, le 27

octobre 2018. Debussy, Pelléas et Mélisande. Franck Ollu / Barrie Kosky. Jacques Imbrailo, Anne-Catherine Gillet, Jean-François Lapointe, Marie-Ange Todorovitch, Vincent Le Texier. Crédit photographique © Klara Beck

---

Festival Piano au Musée Würth (Ersntein), à partir du 9 nov 2018



ERSTEIN, Piano au Musée WÜRTH : 9-18 nov 2018. Le Musée Würth à Erstein, près de Strasbourg n'est pas seulement l'une des plus intéressantes collection d'art contemporain entre France et Allemagne ; c'est aussi un écrin pour les concerts et les événements interdisciplinaires, comme en témoigne **le festival Piano au Musée Würth, du 9 au 18 novembre prochains**. La (déjà) 3è édition met à l'honneur la notion de « générations d'interprètes » : ainsi **les élèves du Conservatoire de Strasbourg** (le 10 nov, 17 et 18h) et **de l'École Municipale de Musique d'Erstein** paraissent (le 15 nov, 20h et 21h) aux côtés de **Philippe Entremont** (concert de clôture, le 18 nov, 20h), lui-même élève de Marguerite Long qui collabora avec les grands musiciens et compositeurs du XXe siècle tels Stravinsky, Bernstein, Milhaud, Stokowski… De filiations en transmissions s'écoule une même passion pour le clavier et l'idée d'une musique totale, source de partage, de dépassement, d'enchantement.

Jean-Marc Luisada, Marie-Josèphe Jude, Philippe entremont, André Manoukian, Philippe Kantorow…

Festival de Piano au musée WÜRTH d'ERSTEIN

Au Musée Würth, le piano est mis en scène sous toutes les formes : récital chambriste (Luisada joue Schumann, soirée d'ouverture le 9 nov, 20h), symphonique, ou en dialogue avec le jazz (**Trio Pierre de Bethmann**, le 14 nov, 20h) et aussi le cinéma (cf la soirée de « **cinépiano, mon amour** », concoctée par **Jean-Marc Luisada**, le 10 nov, 20h, lequel en cinéphile passionné, accompagne et commente La Valse dans l'ombre, chef d'oeuvre du cinéma hollywoodien des années 40.

Anniversaires obligent, le même Jean-Marc Luisada et sa consœur, **Marie-Josèphe Jude** (16 nov, 20h) célèbrent le 350e anniversaire de la naissance de **François Couperin**, et le centenaire de la mort de **Claude Debussy**, deux immenses génies de la couleur et de l'évocation.

Même esprit d'ouverture avec une journée spéciale en compagnie d'**André Manoukian** (17 nov : 17h, 18h, 20h), pianiste compositeur qui, avec son album Apatride, explore de nouvelles contrées proches de ses origines arméniennes. sans oublier le jeune public.

Les familles (re)découvrent **l'Histoire de Babar de Poulenc** et quelques **fables de Jean de La Fontaine** contées par Jean Lorrain et Inga Katzantseva (18 nov, 11h).

Curiosité et anticipation grâce au **Quatuor Florestan** qui joue

Maurice Journeau, décédé en 1999. « Un compositeur français et une oeuvre à découvrir avec sa fille, **Chantal Virlet-Journeau** » (le 18 nov).

JEUNES TALENTS… Comme Schumann a su discerner le génie du jeune Brahms, quand celui ci était encore inconnu, Piano au Musée Würth, souhaite accompagner l'émergence des jeunes tempéraments en herbe, professionnels attachants qui méritent un tremplin suplémentaire. Ainsi en novembre 2018, sont présents dans la programmation, les nouveaux grands pianistes de demain : **Alexandre Kantorow** (11 nov, 15h), Emmanuel Coppey, Guillaume Bellom, Maria Kustas, les étudiants de la Haute École des Arts du Rhin… et Charlotte Juillard convie ses amis Jonas Vitaud et Sébastien van Kuijk (11 nov).
Le festival défend aussi la diffusion de compositeurs injustement méconnus, ainsi le déjà cité, **Maurice Journeau**, ou encore **Reynaldo Hahn**, **Alberto Ginastera**, **Nino Rot**a. De quoi associer la découverte de nouveaux interprètes et celle d'auteurs trop peu connus… une équation prometteuse.



A NOTER. La radio ACCENT 4 diffuse deux Opus Piano au Musée Würth en direct les 11 et 18 novembre 2018.

BRUNCH. Les 11 et 18 nov, 12h : brunch entre deux concerts, permettant la dégustation de produits locaux

---

TOUTES LES INFOS, le détail de chaque concert, les dates et les horaires, les réservations et renseignements pratiques sur **le site du Musée Würth à Erstein / Festival PIANO au Musée WÜRTH : 9 – 18 nov 2018**

https://www.musee-wurth.fr/activites-evenements/piano-au-musee-wurth/

LIRE aussi notre **entretien avec Olivier EROUART, directeur artistique du festival PIANO AU MUSEE WÜRTH**. Présentation et fonctionnement de l'édition 2018…

Entretien avec Olivier Erouart, directeur artistique du Festival Piano au Musée Würth. Présentation de l'édition 2018 du **festival de piano au Musée Würth**, à **Erstein** près de Strasbourg. Etabli dans le musée Würth, qui met à disposition son auditorium (220 places / et son piano de concert…), le Festival affirme une identité artistique forte, qui prend en compte les spécificités du lieu où il se déroule (les collections de peinture dont le musée est l'écrin…), et aussi les évolutions artistiques du piano actuel. Eclectique, inovant, expérimental aussi, le cycle musical proposé est l'un de splus complets actuellement, Rencontre et explication avec **Olivier Erouart, directeur artistique du Festival…**



Reportage vidéo : ONL

Orchestre National de Lille : MASS de BERNSTEIN / Alexandre Bloch (juin 2018)



REPORTAGE VIDEO. ONL Orchestre National de Lille. BERNSTEIN : MASS (juin 2018). En hommage au génie de **Leonard Bernstein** et pour son centenaire en 2018, l'**ONL Orchestre National de Lille** sous la direction de son directeur musical **Alexandre BLOCH**, frappe fort en ce mois de juin 2018 ; la phalange lilloise à la laquelle se joignent les troupes musicales de la Région (choeurs, tambours et orchestres d'harmonie…) réussit tous les défis d'une partition atypique, méconnue et pourtant essentielle pour comprendre et mesurer l'humanisme engagé du compositeur américain : **MASS (1972)**. Chœurs d'enfants angéliques, émerveillés (une référence à cette innocence perdue dont a rêvé Bernstein toute sa vie ?), choeur solennel et parodique ; « street chorus », mordant, cynique, critique voire blasphématoire ; surtout célébrant incarné sombrant dans le doute et le désarroi le plus vertigineux… avant la grande réconciliation fraternelle de la fin. Bernstein ne fait pas que le procès du rituel, de tous les offices religieux ; il sait les réinscrire dans une vision profondément humaine, qui rétablit le sens profond d'une célébration collective : le partage et le respect mutuel. Tout dogme enseigné doit élargir le champs de vision, renforcer l'écoute de la diversité, cultiver la tolérance.

Rien ne manque dans cette partition qui cite certes l'esthétique des 70's, mais reste atemporelle par son message pacifiste, amoureux, généreux, humaniste. Voici assurément le point d'orgue de l'année BERNSTEIN 2018 en France, et la réalisation la plus significative de l'année de célébration. **GRAND REPORTAGE VIDEO** © studio CLASSIQUENEWS.TV 2018 –

Réalisation : Philippe-Alexandre PHAM.

_____

LIRE aussi notre critique complète de MASS de Leonard BERNSTEIN par Alexandre BLOCH (28 juin 2018) – Auditorium du Nouveau Siècle, LILLE / ONL

200 personnes sur le plateau et au-dessus (s'agissant des deux jazz band, et rock band, situés chacun au dessus de la scène, à jardin et à cour) incarnent et exaltent l'ivresse grandissante d'une partition protéiforme signée Bernstein, au début des années 1970 : **MASS**. Il faut donc pour le chef savoir coordonner le geste d'une colonie éparse de musiciens aux parties simultanées, et aussi préserver la clarté d'une oeuvre construite comme une cathédrale particulièrement riche en changements de rythmes et en formes musicales. Généreux, éclectique, Bernstein fait montre d'une invention parfois déroutante pour l'auditeur, mais tout le mérite revient au formidable engagement des chanteurs et instrumentistes, à la direction à la fois fiévreuse et précise du chef **Alexandre Bloch**, directeur musical de **l'Orchestre National de Lille** ; le maestro sculpte un monument esthétique qui suit très minutieusement son parcours, sans dilution, et avec des pointes sarcastiques ou lyriques d'une indiscutable intelligence…

LIVRE événement, annonce. Manuel Cornejo : MAURICE

RAVEL, l'intégrale (éditions Le Passeur)



LIVRE événement (collectif). Manuel Cornejo : MAURICE RAVEL, l'intégrale (éditions Le Passeur). Voilà un livre qui fera date tant il comble un manque absolu s'agissant du premier compositeur français du XXè avec Debussy. Maurice Ravel demeure une personnalité aussi mystérieuse et secrète que son oeuvre musicale est raffinée et profonde, moderne, révolutionnaire, atypique. Le Passeur satisfait une attente longtemps éprouvée comme une frustration car les textes réunis et annotés ici rassemblent les écrits, entretiens et la correspondance du compositeur mort en 1937. On ne connaît pratiquement rien des apports de cette riche collection de textes dont 80 % sont inédits. Un vrai travail de récolement systématique qui aboutit ainsi à une première intégrale exhaustive qui renseigne totalement sur nombre de points et aspects de la créativité d'un génie solitaire, inclassable…En plus d'être l'auteur que l'on connait sur la scène musicale, Ravel manie l'écriture avec la même passion de l'exactitude et de l'esprit critique, voire d'une farouche et poétique analyse. Le compositeur est un chercheur qui interroge, se remet constamment en question, est en quête de poésie surtout, d'un monde idéal qui revêt une forme musicale pour notre plus grand plaisir et notre plus grande jouissance auditive. L'ouvrage est enrichi de nombreuses annexes et de plusieurs facsimilés.

Compte rendu critique à venir dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS.COM

———————————————————————-

L’Intégrale, de Maurice Ravel
Correspondance (1895-1937), écrits et entretiens
sous la direction de **Manuel Cornejo**

Présentation de l’éditeur : *Maurice Ravel (1875-1937) est le compositeur français le plus joué et apprécié dans le monde. Son Bolero l’a élevé au statut de véritable mythe. Publier sa correspondance, dont 80 % est inédite, est un événement qui dépasse le seul cadre de l’histoire de la musique française. Il touche l’ensemble du monde culturel.*

Ce livre offre pour la première fois l’ensemble le plus complet jamais réalisé des écrits publics et privés de Maurice Ravel : plus de 2 650 documents au total, dont 1 850 lettres et près de 140 écrits et entretiens, dont certains traduits de diverses langues étrangères. Cette édition scientifique, somme documentaire exceptionnelle, réunie par Manuel Cornejo au long de deux décennies, éclaire de manière très vivante la vie et la carrière du musicien.

Un ouvrage publié avec le concours de la Fondation Maurice Ravel, les Amis de Maurice Ravel, la Fondation La Poste, la Fondation Salabert, l’Académie des Beaux-Arts, la Sacem, la Bourse des Muses, CIC, les éditions Enoch et du CNL.

Sous la direction de Manuel Cornejo, professeur agrégé de l’Université, docteur en littérature espagnole, ancien membre de la Casa de Velázquez (EHEHI), et chercheur spécialiste de Maurice Ravel.

Collaborateur régulier des Cahiers Maurice Ravel (Fondation Maurice Ravel), il est président-fondateur de l’association des Amis de Maurice Ravel, et lauréat de la Bourse des Muses 2013 pour cet ouvrage.

Document / Collection « Sursum Corda »
Livre papier : 45,00 €
978-2-36890-577-7
155×225 mm / Broché avec rabats
Reproductions et fac-similés

1776 pages
En librairie le 31 octobre 2018
Plus d’infos sur le site de l’éditeur LE PASSEUR
https://www.le-passeur-editeur.com/les-livres/documents/l-intégrale/

MAURICE RAVEL

L'intégrale

Correspondance (1895-1937)
écrits et entretiens



LE PASSEUR
ÉDITEUR

COMPTE-RENDU, opéra. Paris. Opéra Bastille, le 25 oct 2018. DONIZETTI : L'élixir d'amour. Oropesa, Grigolo, Sagripanti / Pelly.



Compte rendu, opéra. Paris. Opéra Bastille, le 25 octobre 2018. L'élixir d'amour. Donizetti. Lisette Oropesa, Vittorio Grigolo, Etienne Dupuis, Gabriele Viviani… Orchestre et choeurs de l'opéra de Paris. Giacomo Sagripanti, direction. Laurent Pelly, mise en scène. Retour heureux de L'Elixir d'amour de Donizetti signé Laurent Pelly ! Une reprise automnale délicieuse à souhait, avec toutes les qualités de la fabuleuse mise en scène qu'on connait, en une distribution de choc et un orchestre vigoureux sous la direction du jeune chef italien **Giacomo Sagripanti**, que nous découvrons avec enthousiasme.

Reprise de l'Elixir à Bastille : le charme de Pelly réopère dans une distribution juvénile, cohérente…

Comédie romantique pour tous les goûts

Donizetti, grand improvisateur italien de l'époque romantique, compose L'Elixir d'amour en deux mois en 1832, assez de temps pour mettre en musique l'amour contrarié du pauvre Némorino envers la frivole et riche Adina. Après maintes péripéties, le lieto fine de rigueur grâce à la tromperie de Dulcamara,

charlatan, et son élixir magique, comble les attentes du public : ces deux là qui s'aiment, se comprennent enfin… L'œuvre d'une jouissance infatigable est toujours bien servie par la production de **Laurent Pelly** qui est désormais iconique. Le théâtre au service du théâtre avec une conscience absolue de la théâtralité sentimentale de la partition.

La jeune distribution incarne merveilleusement les rôles avec une fraîcheur et une tonicité confondantes, mais surtout, bienvenues. La Gianetta d'**Adriana Gonzales**, soprano guatémaltèque issue de l'Académie de l'Opéra, est une belle découverte, avec un timbre à la fois léger et charnu. Le Dulcamara de **Gabriele Viviani** impressionne par l'équilibre saisissant entre l'aspect comique du personnage et un chant sein, habité, avec un style soigné. La pareille pour le Belcore charmeur et drôle d'**Etienne Dupuis**, à la beaugossitude assumée ; surtout sa prestation vocale à la fois percutante et raffinée, son entrée au premier acte « Come paride vezzoso » particulièrement réussie, font mouche. Ils sont tous excellents dans les nombreux duos et ensembles ; félicitons au passage également les chœurs de l'Opéra sous la direction **Alessandro di Stefan**o.

Les protagonistes Adina et Némorino sont interprétés par **Lisette Oropesa** et **Vittorio Grigolo**. Un duo de choc, comme l'est toute la distribution en vérité, qui rayonne de candeur juvénile dans l'engagement scénique et qui captive vocalement par le mariage ravissant de leurs timbres et la complicité totale qu'ils savent cultiver. Dès le célèbre duo du premier acte « Una parola Adina », l'agilité de la soprano et l'aisance du ténor impressionnent. Le célèbre air du dernier « Una furtiva lagrima » au deuxième acte, est un moment troublant de beauté, récompensé par des longues ovations. Si l'orchestre chez Donizetti est loin d'être un point fort, nous trouvons remarquable la performance de la phalange maison, en superbe forme comme d'habitude, mais avec un je ne sais quoi qui se distingue des précédentes reprises de la production de

2006.

A déguster sans modération à l'Opéra Bastille encore le 30 octobre ainsi que **les 1er, 4, 7, 10, 13, 16, 19, 22 et 25 novembre 2018**, avec la soirée spéciale pour les -40 ans le 19 nov. Le must lyrique du moment.

MESSE pour les soldats morts à VERDUN

ARTE, dim 11 nov 2018, 17h10. 2 REQUIEMS POUR LES SOLDATS MORTS. Pour honorer la mémoire et surtout le sacrifice de près de 700 000 soldats morts sur le front de Verdun, et dans le cadre du centenaire de l'Armistice du 11 novembre 1918, ARTE diffuse « VERDUN REQUIEMS », deux messe des morts, deux sépultures musicales pour les défunts tombés pendant la guerre. En direct de la Cathédrale de Verdun, avec au programme les Requiem de Mozart et de Saint-Saëns.
Interprètes : Vladimir Spivakov, Orch nat philh de Russie. A notre époque où les ensembles sur instruments d'époque, baroques ou romantiques ont largement démontrer leurs apports et bénéfices musicaux,… pas sûr que l'effectif choisi pour cette célébration pourtant légitime n'échappe pas à une certaine solennité, épaisse voire démonstrative (surtout chez Mozart).

ZAHIR : 4 saxophones enivrés



CD événement, critique. ZAHIR (1 cd Klarthe records). ZAHIR signifie en arabe, ce qui est “visible”, ce qui occupe en permanence la vision et l’esprit… Ce quatuor de saxos (né en 2015) écartent tous ses concurrents par son audace, la liberté du geste, une virtuosité naturelle et souple, sa ligne artistique, ses lumineux engagements. Velours mordant et caractérisé : le son du Quatuor ZAHIR enchante littéralement et berce dans l’excellente transcription du Quatuor de Borodine (réalisée par le sxo soprano Guillaume Berceau) ; un Borodine revivifié, transcript, sublimé dont le charme d’esprit populaire dès son premier Allegro caressant séduit immédiatement par l’équilibre des quatre instruments (quatuor vocal plutôt que quatuor à cordes : c’est à dire saxophones soprano, alto, ténor, baryton). Le souci de la caractérisation, le sens du dialogue entre les parties, la très fine conception du format sonore, d’une subtilité réjouissante, la fluidité de l’écriture qui fait passer d’un instrument à l’autre, de surcroît dans une prise de son « tournante », ni trop proche ni trop éloignée, mais ronde et presque dansante, souligne l’extrême ductilité lumineuse des Zahir (pulsion dansée, organiquement très soignée du Scherzo). La tendresse simple du Notturno seduit tout autant, jusqu’au très beau mystère grave du début du Finale avant la séquence plus vive, très animée, idéalement caractérisée elle aussi dans l’enchaînement des séquences successives. Jaillit une expressivité assumée, jamais tendue ni outrée grâce à la recherche constante et exaucuée d’un sublime équilibre sonore. L’audace de ce premier cd fait miroir avec une curiosité tout azimut, qui fait de ZAHIR, outre un idéal esthétique, un laboratoire musicale. D’où une implication totale dans la défense des partitions contemporaines. LIRE notre critique complète du cd ZAHIR (Klarthe records)

Compte-rendu, Opéra. Barcelone, Liceu, le 19 oct 2018. BELLINI : I Puritani. Camarena, Yende, Miksimmon / Franklin.

Compte-rendu, Opéra. Liceu de Barcelone, le 19 octobre 2018. Vincenzo Bellini : I Puritani. Camarena, Yende, Kwicein, Mimica… Miksimmon / Franklin. En réunissant Pretty Yende et Javier Camarena en têtes d'affiche, **I Puritani au Gran Teatre del Liceu de Barcelone** était sans aucun doute l'un des spectacles les plus attendus de la saison européenne. Pour ce qui est de la partie vocale, les attentes n'ont pas été déçues…

Grande soirée belcantiste au Liceu !



Pour le reste, on sait que I Puritani est un opéra extrêmement difficile à mettre en scène, son livret accusant d'évidents déséquilibres, et ce n'est pas la mise en scène confiée à l'irlandaise **Annilese Miskimmon** qui viendra résoudre la difficile équation, puisqu'elle complexifie un peu plus une histoire déjà passablement alambiquée. Car elle voir un parallèle entre l'époque de Cromwell à laquelle se passe l'histoire et la guerre de religion qui ensanglanta Belfast au milieu des années 70. Mais à la simple transposition, Miksimmon préfère juxtaposer les deux époques, et dans le (misérable et affreux) décor d'une salle des fêtes de la banlieue de Belfast, ce sont des personnages habillés en costumes du XVIIe qui y évoluent… L'intrigue apparaît encore plus opaque qu'elle ne l'est déjà, et l'on pardonnera encore moins cette nouvelle habitude de modifier les « happy ends » en drame : ici Arturo ne convole pas vers un juste bonheur

mais est assassiné par les protestants, Elvira n'ayant d'autre choix que de sombrer à nouveau dans la folie…

De son côté, la direction musicale de **Christopher Franklin** alterne hauts et bas, commençant sous le signe de l'épure avant de basculer dans un ouragan sonore de proportions presque wagnériennes. On portera néanmoins à son crédit sa manière d'accompagner les chanteurs et de préserver la continuité musicale de la partition, ce qui n'est pas une tâche facile dans I Puritani…

Par bonheur, la distribution vocale rachète tout. **L'Arturo de Javier Camarena** était, bien entendu, la principale attraction de la soirée, et le ténor mexicain s'est joué de cette tessiture suraigüe avec son aisance coutumière, y ajoutant une pureté dans le legato, une lumière dans le timbre, une suavité dans les accents, et une intensité dans le phrasé sans rivales aujourd'hui dans ce répertoire. Tour à tour tendre et ardent, le personnage convainc de bout en bout, même s'il « se contente » d'un contre-Ré en lieu et place du contre-Fa attendu dans le fameux « Credeasi misera ». Propulsée vers les sommets depuis qu'elle a remporté le prestigieux Concours Operalia, la soprano sud-africaine **Pretty Yende** ne démérite pas en Elvira, délivrant un chant techniquement irréprochable, et faisant preuve d'une capacité à contrôler superbement l'émission de ses notes aigües, claires et timbrées sans jamais être criées, mais l'actrice peine en revanche à convaincre dans les moments les plus dramatiques de la partition. Devant l'enthousiasme généré par leur duo du III, Camarena et Yende bissent le célèbre « Vieni fra queste braccia », qui récolte bien 5mn d'applaudissements… Le baryton polonais **Mariusz Kwicein** offre un magnifique portrait de Riccardo, en ajoutant à la noblesse du phrasé bellinien une incroyable souplesse dans les ornements. Quant à la basse croate **Marko Mimica**, il possède tous les atouts pour être un Giorgio d'exception : splendeur du timbre, puissance vocale, legato racé et prestance scénique. Les comprimari n'appellent

aucun reproche, avec une mention pour l'Enrichetta de **Lidia Vinyes-Curtis**, tandis que **le Chœur du Gran Teatre del Liceu** s'avèrent également d'une très belle tenue.

_____

Compte-rendu, Opéra. Liceu de Barcelone, le 19 octobre 2018. Vincenzo Bellini : I Puritani. Camarena, Yende, Kwicein, Mimica… Miksimmon / Franklin. Illustration © A. Bofill

---

ENTRETIEN avec Mathieu HERZOG, fondateur et directeur musical de l'Orchestre Appassionato. Les 3 dernières Symphonies de MOZART

ENTRETIEN avec Mathieu HERZOG, fondateur et directeur musical de l'Orchestre Appassionato. Au sujet des **3 dernières Symphonies de Mozart**, une *trilogie instrumentale* conçue comme un *oratorio* qui renforce la vitalité et l'expressivité d'un

collectif capable d'égaler la palette et l'imaginaire de l'opéra. C'est dire combien le travail du chef français pilotant son orchestre **Appassionato**, démontre des qualités fouillées voire superlatives en tout cas passionnantes dans le travail qui a présidé à l'enregistrement qui paraît à l'automne 2018. Le maestro explique et commente ici l'œuvre d'un Mozart bâtisseur, architecte à sa façon d'un monde d'équilibre, aux références directement maçonniques… Une révélation et l'indice qu'il existe comme en Grande Bretagne, une nouvelle génération d'interprètes magiciens qui comprennent Mozart, en profondeur et en vérité. Somme mouvante, intelligence de gestes riches par leur diversité et pourtant unifiées grâce à l'énergie fédératrice de son pilote principal, Appassionnato, porté par la pensée de son chef Mathieu Herzog, incarne désormais une approche régénérée et formellement captivante des œuvres mozartiennes. **Entretien avec MATTHIEU HERZOG un chef qui a la passion de l'architecture, de la nuance, de l'articulation souple et naturelle.**

_____

CLASSIQUENEWS : Beaucoup considèrent les 3 symphonies comme une trilogie ayant sa cohérence et un sens qui les relie. Qu'en pensez vous ? De quelle façon les 3 opus se répondent-ils / se complètent-t-il ? Comment s'il s'agissait d'un oratorio (cf Harnoncourt) ou d'un opéra en trois actes, chaque

volet fait-il sens, en soi et par rapport aux autres ?

MATHIEU HERZOG : Je vais répondre au trois questions en une si vous me le permettez. Je suis absolument d'accord avec l'idée d'une cohérence et d'une relation étroite entre les trois symphonies qui s'explique tout d'abord assez simplement par la rapidité d'écriture : moins de deux mois pour l'achèvement complet de la trilogie. J'y vois également une évolution dramatique importante qui, à mon sens, les relie fortement.
Pour paraphraser Nikolaus Harnoncourt, le phénomène de 12 mouvements formant un tout est assez réaliste, le mot oratorio n'étant là que pour exprimer une forme nouvelle que Mozart crée, j'en suis persuadé, de façon consciente.
Ensuite, on ne peut pas parler des dernières années de Mozart sans mentionner le culte maçonnique et les signes ne manquent pas dans cette trilogie. La première des trois symphonies commence en Mi bémol Majeur (comme La Flûte enchantée), trois bémol à la clef. La grande oeuvre se poursuit avec une symphonie en sol mineur, tonalité représentée par la lettre G en allemand et le G est présent dans le centre de la mystérieuse étoile flamboyante présente dans tous les temples maçonniques. Enfin, nous terminons en Do Majeur qui, par définition, est la tonalité absolue (Ut est la joie céleste) et début de Tout, comme la croyance de ce Grand Bâtisseur à laquelle Mozart adhère complètement.
Par conséquent, oui, je suis certain que les trois symphonies sont reliées et que le génie Mozart n'a pu concevoir qu'une simple addition de symphonies et en ce sens bien évidemment il inventa un nouveau "tout" musical.

Pour ce qui est du rapport des unes aux autres, cela paraît évident par les tonalités que je viens d'évoquer. Il y a aussi une dilution et une unité thématiques palpables que nous retrouvons lors d'un travail ou d'une écoute cumulée des trois symphonies et qu'Harnoncourt exprime aussi par son parcours initiatique lors des nombreuses fois où il dirigea ce triptyque en une soirée. Pour finir, je pense que pour Mozart,

qui est de toute évidence un humaniste dans le sens de la croyance en l'Homme avant tout, le saint des saints est dans l'Homme, en effet ces trois oeuvres sont bien évidemment reliées et j'ose même croire qu'il les a conçues d'un seul trait dans son formidable esprit.

CLASSIQUENEWS : Votre sens de l'architecture est très manifeste. Quel a été votre travail sur le choix des tempo et des indications dynamiques et agogiques ?

Je vous remercie, ce sont des choses qui m'obsèdent, l'agogique, la cohérence dramatique, la ligne d'une phrase, d'un mouvement, d'une oeuvre, l'idée d'englober l'interprétation dans un tout qui tiendrait son auditeur en haleine de la première à la dernière note. Si c'est perceptible, j'en suis plus que ravi.
Je vous avoue également que j'ai parfois des problèmes à l'écoute de certaines interprétations d'une oeuvre et cela crée peut-être chez moi une liste d'écueils que je souhaite par dessus tout éviter. Tout d'abord, j 'ai une aversion pour les déroulements isochrones, j'aime le mouvement inscrit dans une agogique. Je n'ai aucun plaisir au rubato pour le rubato mais j'ai souvent peur de l'influence de certaines musiques actuelles – avec trop de rythmiques robotiques – sur l'interprétation musicale.

La deuxième chose qui nourrit absolument mon discours c'est le support harmonique ! Je cherche à voir l'harmonie comme un langage aussi clair que la langue française avec un point, une virgule et avec l'évidence que lorsque vous lisez ou dites un texte, les temps de pause, l'accentuation, les intonations offrent déjà un chant d'interprétation vaste et passionnant car chaque acteur, chaque conteur peut vous faire ressentir des choses différentes avec le même texte, c'est l'exact même

phénomène en musique.

Et, pour finir, j'ai beaucoup étudié l'architecture linguistique de la langue
allemande afin de pouvoir articuler les phrasés avec plus de précision et ainsi, délivrer un message plus profond dans notre interprétation.
Il ne faudrait pas non plus oublier le travail concret avec Appassionato, cet ensemble incroyable peuplé de très grands musiciens chambristes qui partagent passion et langage d'une façon peu commune et qui m'ont à chaque instant aidé, avec patience, à accéder à cette interprétation que je rêvais dans mon esprit.

CLASSIQUENEWS : Avez-vous dans ce cycle une préférence ? Un climat, une association de timbres qui vous parlent davantage ? Pourquoi ?

Quelle question difficile, presque comme si l'on devait choisir son enfant
préféré. Non, désolé, je suis fou d'amour pour les trois symphonies. Que le
monde serait pauvre sans elles !

CLASSIQUENEWS : Et sur l'orchestration, quel est le génie de Mozart selon vous ?

C'est une question passionnante mais très technique ! Je vais aborder plusieurs choses très précises en essayant, justement, de ne pas être trop technique. Tout d'abord, Mozart a un talent inouï pour l'équilibre entre les parties : avec

peu d’instruments (par conséquent peu de timbres différents), il parvient à faire naître de riches couleurs orchestrales, principalement grâce au contrepoint, il crée des vagues d’émotions par bouffées de chaleur et non par violence. Lorsque les cordes se veulent très puissantes et presque agressives, il utilise un contrepoint linéaire chez les vents afin de nourrir son orchestration par le détail, il crée également, en accompagnement d’un chant de clarinette, un fourmillement presque imperceptible dans les violons d’où surgit une richesse semblable, peut-être, au murmure de la ville viennoise et des sabots des chevaux qui passent sous sa fenêtre.
Ce n’est jamais par la masse qu’il crée ces atmosphères mais par l’association de petites choses qui forment un tout, en tout point parfait. Il a également ses petites habitudes délicieuses comme tous les orchestrateurs, que l’on pourrait appeler les “nappes“ de vents.

Dans le début de la 40ème symphonie, lorsque les violons reprennent le thème de départ pour la deuxième fois, il enrichit son discours avec deux hautbois et deux bassons longilignes qui sont à se damner, tout simplement. Il ne faut jamais oublier non plus qu‘il reste un rhéteur de premier ordre, il parle sans arrêt et presque sans respirer, il invente, au fond, le romantisme car il arrive, dans un langage parfaitement classique, à construire des phrases sans fin et pourtant sans ennui. Cette force de la mélodie infinie, supportée par une rythmique presque microscopique, c’est quelque chose qu’on ne retrouve que chez les plus fabuleux compositeurs.

CLASSIQUENEWS : Voyez vous une relation de ce cycle purement orchestral avec l’opéra ?

Bien évidemment mais dans toute l'oeuvre de Mozart, pas seulement dans ce triptyque. Comme je le disais, Mozart est un rhéteur, un bavard passionnant qui ne peut s'empêcher, en musique, de dire encore et toujours la même chose mais avec une telle brillance dans le discours, un tel maniement des outils rhétoriques musicaux qu'on reste émerveillé alors qu'il nous répète la même histoire. C'est ce qui fait de lui le compositeur d'opéra que tout le monde admire. Sa capacité à raconter est hors du commun.

CLASSIQUENEWS : Quels sont vos projets lyriques comme directeur d'Appassionato ?

Ce sont pour le moment uniquement des projets à l'état d'ébauche mais plusieurs se trouvent sur notre table de travail. Notamment une version de chambre du premier opéra de Puccini, Le Villi, que j'ai orchestré pour une production qui s'est malheureusement annulée et pour lequel j'ai une affection toute particulière. C'est justement un de nos objectifs majeurs avec mon collaborateur Léo Doumène car nous avons un goût prononcé pour les opéras méconnus des très grands compositeurs, tel que le Rienzi de Wagner ou justement Le Villi de Puccini, les opéras de Haydn… parfois perdus ou très peu joués mais que je pourrais réorchestrer. Nous leur donnerions ainsi une nouvelle vie, une seconde jeunesse peut être ! Un dernier rêve qui m'habite depuis l'enregistrement des "3 dernières", c'est une furieuse envie de graver Don Giovanni avec la même idée conductrice que lors de cet enregistrement et une distribution totalement française.

CLASSIQUENEWS : Pour vous, quel visage / quels aspects de Mozart, ce cycle nous révèle t il ?



Le Mozart romantique ! Le Beethoven avant l'heure, le prince du *Sturm und Drang* (tempête et passion), un personnage qu'on ne voit pas forcément en lui et qui pourtant me semble très présent dans les trois dernières années de sa vie et que les versions baroques ont paradoxalement touché. C'est cet aspect de Mozart que je voulais voir et entendre sur instruments modernes pour justement y amener une plénitude et une force du son en plus de la science des articulations, des tempi et des lignes.

Propos recueillis en octobre 2018



Illustrations : © R. Rière / Appassionato / Mathieu HERZOG

_____
_____



CD événement, annonce. MOZART : Symphonies n°39, 40 et 41 (« Jupiter ») / Appassionato. Mathieu Herzog, direction (1 cd NAIVE / parution : 2 novembre 2018). Inattendu et plus que convaincant : jubilatoire ! En ces temps de disettes miraculeuses, quand nous désespérions d'écouter enfin un chef ou un ensemble dignes des pionniers baroqueux, mordant, percutant, surtout poétiquement juste et audacieux, voici, de surcroît chez Mozart, (et le plus difficile, … celui que l'on croit connaître) un maestro au tempérament exceptionnel, **Mathieu Herzog**, chambriste avéré et baguette ciselée, qui ici nous dévoile avec son ensemble « **Appassionato** » (le bien nommé), une lecture rafraîchissante et très fouillée, des **3 dernières symphonies du divin Mozart (soit les n°39, 40 et 41 « Jupiter »** ; un « oratorio instrumental », selon le dernier Harnoncourt, qui aura laissé le concernant un véritable testament artistique / LIRE notre critique développée Mozart par Harnoncourt, 2012) ; avec les instrumentistes d'Appassionato, Mathieu HERZOG nous propose une approche totalement irrésistible, pleine de feu, de verve, d'audace, juste et renouvelée. Bravo maestro HERZOG ! Coffret coup de coeur de CLASSIQUENEWS et couronné par notre « **CLIC** » de classiquenews… EN LIRE +

_____-